SABINA LORIGA
JACQUES REVEL

UNE HISTOIRE INQUIÈTE

Les historiens et le tournant linguistique

HAUTES ÉTUDES

EHESS
GALLIMARD
SEUIL

UNE HISTOIRE INQUIÈTE

Sabina Loriga
et Jacques Revel

Une histoire inquiète

Les historiens et le tournant linguistique

HAUTES ÉTUDES

EHESS
GALLIMARD
SEUIL

« Hautes Études » est une collection
des Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales,
qui en assurent le suivi éditorial,
des Éditions Gallimard et des Éditions du Seuil.

ISBN 978-2-02-151678-4

© Seuil/Gallimard, octobre 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Ce qui est arrivé dans les années soixante a changé en profondeur un grand nombre des concepts avec lesquels nous avions eu à nous mesurer, bien que l'on continue à leur donner les mêmes noms. Nous ne savons pas encore ce que seront les effets ultimes de tout cela sur l'avenir de notre société, mais nous savons déjà qu'il s'est produit une révolution mentale, un bouleversement intellectuel. Si nous avions à définir synthétiquement ce processus, nous pourrions dire que l'idée de l'homme comme sujet de l'histoire a vécu, et que, certes, l'adversaire qui a détrôné l'homme doit encore s'appeler l'homme, mais qu'il s'agit d'un homme bien différent de celui auquel nous nous référions : l'humanité à laquelle nous avons affaire aujourd'hui, c'est celle qui se révèle soumise à la loi des "grands nombres", croissant sur toute la planète selon une courbe exponentielle ; l'explosion des métropoles ; une société et une économie ingouvernables, de quelque système qu'elles relèvent ; la fin de l'eurocentrisme économique et idéologique ; la revendication de tous les droits par les exclus, les exploités, les oubliés, les sans-défense. Tous les paramètres, toutes les catégories, les antithèses que nous utilisions pour définir, classer, projeter le monde, sont remis en question. Et il ne s'agit pas seulement des catégories liées à des valeurs historiques, mais de celles même qui semblaient constituer des formes anthropologiques stables : raison et mythe, travail et existence, masculin et féminin, comme aussi des couples qui polarisaient les topologies les plus élémentaires : affirmation et négation, dessus et dessous, sujet et objet. »

Italo Calvino,
La Machine littérature, 1984.

Présentation

Depuis qu'elle s'est organisée en discipline universitaire, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'histoire s'est pensée comme étant de droit positive et cumulative. En 1896, alors qu'il dressait le plan de la première version de la *Cambridge Modern History*, Lord Acton pouvait sérieusement regretter que, de cette histoire, on ne fût « pas encore en mesure de donner une interprétation définitive ». Mais ce n'était à ses yeux qu'une question de temps, « car toutes les données factuelles sont à portée de main et tous les problèmes sont désormais susceptibles de trouver une solution ». Il s'agit sans doute d'une formulation extrême et qui porte sa date. Il reste que, sous des formes plus sophistiquées, cette conviction a été partagée et relayée par l'histoire érudite, par l'histoire positive, mais aussi par l'histoire-science sociale[1]. Soucieux de fonder une connaissance positive et rigoureuse, les historiens s'étaient réservé ce qui leur paraissait prioritaire : les règles de la méthode, la critique et le traitement des données, la publication, l'évaluation des résultats selon des critères partagés, et aussi l'organisation du métier et son apprentissage. Ceux-là mêmes qui critiquaient l'« histoire positive », et qui, à la faveur de questionnaires et de démarches toujours plus élaborés, ont spectaculairement transformé le paysage historiographique tout au long du XXe siècle, sont restés fidèles à cette conception fondatrice. Il pouvait certes exister des avant-gardistes et des traditionalistes, mais les historiens

1. Voir Jacques Revel, « Le pied du diable. Sur les formes de la cumulativité en histoire », dans Bernard Walliser (dir.), *La Cumulativité du savoir en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, p. 85-110.

restaient essentiellement unis dans la conviction qu'il était possible de produire sur le passé des connaissances sûres, démontrables et, bien entendu, révisables en fonction des progrès de la recherche. La poursuite de l'objectivité restait le mot d'ordre de ce parti méthodique et, en même temps, la valeur qui garantissait la possibilité d'une communauté de savants. La forme du récit était rarement interrogée : elle demeurait simple, « naturellement » réaliste, apparemment transparente.

Ces convictions ont été ébranlées par le *linguistic turn*. Avec toute une part des sciences humaines et sociales, l'histoire est entrée dans une zone de fortes turbulences, dont elle n'est pas tout à fait sortie à ce jour. Elle a, dans l'ensemble, revu à la baisse les ambitions savantes et les certitudes scientistes qui étaient toujours les siennes pendant les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Les grandes architectures fonctionnalistes qui avaient durablement encadré le développement des sciences humaines et sociales, fût-ce de manière tacite, donnaient des signes de fatigue : ainsi du structuralisme, du structuro-fonctionnalisme, du marxisme, mais aussi – faudrait-il dire : et d'abord ? – du bon vieux positivisme qui était si spontanément familier à la tribu des historiens. Ces constructions rassurantes, qui garantissaient qu'une intelligibilité globale du monde sociohistorique était possible, fût-ce à terme, n'ont pas été remplacées. Leur affaissement a sans nul doute laissé place à une plus grande liberté de propositions, mais aussi à une sorte d'anarchie épistémologique qui peut nous sembler préoccupante quant à ce que nous pouvons attendre de notre métier.

Avec le tournant linguistique, l'histoire, domaine d'études traditionnellement pacifique, devient le champ de batailles résolues et parfois confuses. Les repères accoutumés sont déplacés, les mots sont investis de significations inattendues et, avec eux, les attentes, les ambitions et les projets. Entre ceux qui dénoncent les menaces pesant sur leur discipline et ceux qui annoncent la refonder, le ton se fait inhabituellement grave. À l'occasion, les mises en demeure prennent des accents prophétiques. Pour certains, qui s'érigent alors en défenseurs de traditions professionnelles telles qu'elles ont été codifiées un siècle plus tôt, ce sont les fondamentaux de la discipline qui sont menacés, et avec eux les certitudes qu'ils garantissaient. Historienne des idées, intellectuelle publique proche des milieux néoconservateurs, Gertrude Himmelfarb dénonce énergiquement la menace d'un scepticisme ravageur, ce qu'elle considère comme

le refus des faits et la mise en cause de l'idée même qu'une vérité historique soit possible[2]. Naguère proches de la gauche américaine, Eugene Genovese et Elizabeth Fox-Genovese choisissent de faire scission de la vénérable American Historical Association qu'ils jugent trop accueillante aux nouvelles propositions. Ils entraînent nombre de leurs collègues dans une nouvelle Historical Society qu'ils vouent à « la reconstruction de l'histoire » en même temps qu'ils entendent « restaurer la dignité de la profession »[3]. Le succès des nouvelles approches préoccupe aussi de grandes figures intellectuelles pourtant réputées à l'avant-garde de la recherche. L'historien italien Arnaldo Momigliano a été l'un des premiers à réagir à « la multiplication actuelle des méthodes d'analyse rhétorique des textes historiques ». Sur ses traces, la dénonciation des risques d'une nouvelle sophistique et du relativisme sceptique qui en serait l'inévitable conséquence est obstinément poursuivie par Carlo Ginzburg[4]. Edward P. Thompson, Lawrence Stone, Richard J. Evans, d'autres encore s'inquiètent eux aussi, même si c'est en termes différents, des effets délétères d'orientations dont ils déplorent la faveur nouvelle[5]. Dans le camp d'en face,

2. Gertrude Himmelfarb, « Telling It as You Like It. Postmodernist History and the Flight from Fact », *The Times Literary Supplement*, 16 octobre 1992, p. 12-15.

3. Ils dénoncent le *linguistic turn* et, plus généralement, le postmodernisme comme des « importations européennes » et, tout en se défendant de tout engagement politique, ils défendent les valeurs de l'individualisme libéral, du progrès et de la modernité, ainsi que l'unité de l'histoire contre les menaces de fragmentation. Voir Elizabeth Fox-Genovese et Elisabeth Lasch-Quinn (dir.), *Reconstructing History. The Emergence of a New Historical Society*, Londres-New York, Routledge, 1999.

4. Arnaldo Momigliano, « Études bibliques et études classiques. Simples réflexions sur la recherche historique » (1980), *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, trad. par Évelyne Cohen *et al.*, Paris, Gallimard, 1983, p. 475-482 ; *id.*, « The Rhetoric of History and the History of Rhetoric. On Hayden White's Tropes », *Comparative Criticism. A Yearbook*, vol. 3, 1981, p. 259-268 ; Carlo Ginzburg, « Just One Witness », dans Saul Friedländer (dir.), *Probing The Limits of Representation. Nazism and the Final Solution*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 82-96 (trad. fr : *Un seul témoin*, trad. par Élise Montel, Paris, Bayard, 2007).

5. Edward P. Thompson, « Theory and Evidence », *History Workshop*, vol. 35, nº 1, 1993, p. 274-275 ; Lawrence Stone, « History and Postmodernism », *Past and Present*, nº 131, 1991, p. 217-218 ; Richard J. Evans, *In Defence of History*, New York, W. W. Norton & Co., 1997 ; Georg Iggers, *Historiography in the Twentieth Century. From Scientific Objectivity to the Postmodern Challenge*, Hanovre, Wesleyan University Press, 1997, notamment le chapitre 10, « The Linguistic Turn. The End of History as a Scholarly Discipline ».

l'historien britannique JamesVernon choisit, lui, le parti de l'ironie. Il s'interroge : « Qui a peur du *linguistic turn*[6] ? »

Les incertitudes d'une croissance

Les transformations profondes qui ont affecté l'exercice de l'histoire, tant pour ce qui est de la recherche que de l'enseignement, ne sont pas étrangères au débat. Les changements ont d'abord été de nature quantitative. Dans la plupart des pays occidentaux, le nombre des étudiants a spectaculairement augmenté dans les décennies d'après-guerre. Ce public s'est aussi diversifié socialement dans le sens d'une plus grande ouverture (notamment aux femmes ainsi qu'aux étudiants issus des minorités, africains-américains en particulier). La croissance des populations étudiantes est allée de pair avec une vague de recrutements, qui s'est poursuivie jusqu'au début des années 1970, des enseignants destinés à les encadrer[7]. Puis, aux États-Unis et à un moindre degré en Grande-Bretagne, la tendance s'est infléchie avant de s'inverser nettement et pour deux décennies. Le coup d'arrêt est particulièrement sensible outre-Atlantique où les nombreux docteurs formés pendant les années de croissance voient leurs chances de recrutement et les possibilités de promotion se restreindre. Entre ceux qui se présentent désormais sur le marché du travail universitaire, la concurrence se fait plus âpre[8]. La crise de la profession est d'autant plus sévèrement ressentie

6. James Vernon, « Who's Afraid of the "Linguistic Turn" ? The Politics of Social History and Its Discontents », *Social History*, vol. 19, n° 1, 1994, p. 81-97. L'ironie en moins, le motif se retrouve un quart de siècle plus tard chez l'historien allemand Peter Schöttler, qui ne dissimule guère ses réserves à l'égard du tournant linguistique : *Nach der Angst. Geschichtswissenschaft vor und nach dem « Linguistic Turn »*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2018 (en particulier les chapitres 3 et 4).

7. Aux États-Unis, les adhérents de l'American Historical Association étaient 5 700 en 1950, 9 400 en 1960, et 18 500 en 1970. À un niveau plus modeste, les scores français attestent eux aussi une forte croissance des populations enseignantes.

8. Sources : Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, chap. 1 ; Christophe Charle, « Être historien en France : une nouvelle profession ? », dans François Bédarida (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France, 1945-1995*, Paris, Éditions de la MSH, 1995, p. 21-44 ; Joyce Appleby, Lynn Hunt et Margaret Jacob, *Telling the Truth about History*, New York-Londres, Norton, 1994, p. 1-12 ; Peter Novick, *That Noble Dream. The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*, New York, Cambridge University Press, 2009 [1988], chap. 13 ; Timothy Tackett, « La communauté scientifique américaine : un risque de désintégration ? »,

qu'elle suit presque sans transition une période ascendante qui avait suscité de grandes espérances chez les jeunes entrants des années précédentes. Elle déçoit nombre d'entre eux qui s'étaient investis dans les mobilisations politiques et sociétales qui avaient marqué la vie des campus universitaires au temps des luttes pour les droits civiques, pour la libération des mœurs et contre la guerre du Vietnam qui, toutes ensemble, exprimaient la volonté de voir triompher une société plus ouverte et plus juste.

La croissance de la discipline s'est par ailleurs accompagnée d'une multiplication et d'une impressionnante diversification des domaines de recherche et de nouvelles formes de spécialisation. Les bilans d'étapes qui en sont proposés un peu partout, en France, en Angleterre, aux États-Unis, dans le courant des années 1970, en dressent des tableaux ambitieux[9]. La tonalité est même plutôt triomphaliste, alors même que la conjoncture des effectifs universitaires est en train de s'inverser. De fait, la compétition pour la reconnaissance au sein d'un monde qui tend à se replier sur lui-même stimule la poursuite de l'innovation ou, en tout cas, la revendication de la nouveauté.

Longtemps reçue comme une preuve de la vitalité d'une recherche qui ne fixait pas de limites au « territoire de l'historien », pour reprendre la formule d'Emmanuel Le Roy Ladurie, cette évolution commence à susciter des interrogations. L'américaniste Bernard Bailyn, professeur à Harvard et président de l'American Historical Association (AHA) pour l'année 1981, s'en fait l'écho : « la recherche historique se ramifie sans coordination en cent directions à la fois […]. Ce qui manque surtout dans ce flux d'écrits, c'est la cohérence. » William Bouwsma, historien de la Réforme et ancien président de l'AHA, fait lui aussi état de ses préoccupations : « Les

---

dans Jean Boutier et Dominique Julia (dir.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, p. 306-316.

9. À titre d'exemples : Eric J. Hobsbawm, « From Social History to the History of Society », *Daedalus*, vol. 100, nº 1, 1971, p. 20-45 ; Pierre Nora et Jacques Le Goff (dir.), *Faire de l'histoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1974 ; Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978 ; Michael Kammen (dir.), *The Past before Us. Contemporary Historical Writing in the United States*, Ithaca, Cornell University Press, 1980 ; Georg Iggers et Harold T. Parker, *International Handbook of Historical Studies*, Westport, Greenwood Press, 1979 ; G. Iggers, *New Directions in European Historiography*, Middletown, Wesleyan University Press, 1975 ; Charles F. Delzell (dir.), *The Future of History*, Nashville, Vanderbilt University Press, 1977 ; Olivier Zunz (dir.), *Reliving the Past. The Worlds of Social History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985.

spécialisations, au lieu d'unir les chercheurs dans une communauté générale de valeurs et de discours, les séparent en petites coteries exclusives, très étroites dans leurs centres d'intérêt et dans leurs perspectives[10]. » Le risque en est ressenti dans la plupart des historiographies occidentales et certains poseront bientôt le diagnostic approximatif d'une « histoire en miettes[11] ». Le sentiment est en tout cas partagé d'une crise de croissance, ou plutôt d'une croissance devenue mal contrôlable, de fait mal contrôlée. L'inquiétude est d'autant plus sensible que, dans ces mêmes années, la discipline s'ouvre résolument aux questionnaires et aux démarches de certaines des sciences sociales, l'anthropologie en premier lieu, la sociologie, l'économie, et bientôt à celles des études littéraires. Que va devenir le métier d'historien ?

Cette déstabilisation est redoublée par les interrogations que la discipline porte sur elle-même. Présentes dans la plupart des historiographies, celles-ci encouragent les historiens à porter un regard plus réflexif sur leurs pratiques. On ne saurait en méconnaître le rôle positif. Mais elles ont souvent aussi engendré des doutes formulés de façon plus radicale, parfois plus sommaire, sur la validité même du savoir historique. Attentive et critique, l'historienne Joyce Appleby dresse après coup, en 1998, une manière de bilan d'une période qu'elle considère comme achevée – qui est aussi celui de l'expérience d'une génération :

> Nous avons traversé un remarquable moment d'introspection qui nous a rendus particulièrement sensibles aux attendus conceptuels de l'histoire. Nous sommes désormais conscients de la façon dont le langage, nos logiques et nos perceptions du monde social affectent notre savoir. Nous avons scruté nos écrits en les considérant comme des constructions, des artefacts culturels et des instruments de pouvoir. De simples mots comme « représentation », « textes », « interprétation », « genres » et « expérience » ont pris des accents delphiques tandis que nous éprouvions notre propre version de ce qu'est une crise épistémologique[12].

10. Bernard Bailyn, « The Challenge of Modern Historiography », *American Historical Review*, vol. 87, n° 1, 1982, p. 2 ; William Bouwsma, « Specialization, Departmentalization, and the Humanities », *American Council of Learned Societies Newsletter*, n° 36, 1985, p. 2.

11. François Dosse, *L'Histoire en miettes. Des* Annales *à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, 1987.

12. J. Appleby, « Presidential Adress : The Power of History », *American Historical Review*, vol. 103, n° 1, 1998, p. 2-3.

Le sentiment d'une crise peut sembler, à première vue, paradoxal. Les décennies qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale ont été, on l'a dit, le temps d'un remarquable épanouissement de la recherche historique internationale. Elle a spectaculairement allongé ses questionnaires, elle a multiplié ses objets et renouvelé ses démarches. Mais le paradoxe n'est qu'apparent. À partir des nouveaux chantiers qui ne cessent d'être ouverts, quelle histoire va-t-il être possible de produire ? Peut-on en attendre davantage d'intelligibilité du passé et de notre rapport à ce passé, ou est-elle au contraire responsable d'un effet de brouillage qui empêcherait de distinguer l'essentiel de l'anecdotique ? La question se pose de façon d'autant plus pressante que l'on commence à s'interroger sur des procédures qui, jusque-là, semblaient indiscutables : ainsi de la quantification des phénomènes sociaux dans laquelle, au tournant des années 1970, on voyait une ressource majeure pour l'étude et l'interprétation d'une histoire qui se voudrait vraiment scientifique ; et, plus généralement, de catégories d'analyses dont le succès même induisait le risque d'un usage parfois insuffisamment critique (ainsi : classe, mentalité, conjoncture, structure, etc.). Plus serrée, la confrontation avec d'autres sciences sociales, elles aussi en situation d'incertitude, ne pouvait que nourrir ce retour réflexif de la discipline sur elle-même, d'autant que certaines parmi celles-ci, l'anthropologie et la sociologie, en particulier, se découvrent au même moment plus sensibles à l'historicité des phénomènes qu'elles étudient.

Le tournant linguistique : une mouvance

Le *linguistic turn* se laisse malaisément décrire. Le constat peut apparaître ici encore paradoxal, s'agissant d'un mouvement qui a aussi fortement revendiqué son identité et dont on a, symétriquement, dénoncé avec autant d'insistance les dangers dont il était porteur. Partons d'une définition minimale : il s'identifie à la conviction que l'expérience humaine et les rapports qu'elle entretient avec la réalité ne peuvent être pensés sans tenir compte de la médiation du langage. Celui-ci ne saurait être appréhendé comme la simple représentation d'une réalité qui lui serait extérieure, comme un *medium* neutre qui nous donnerait accès à « un monde objectif existant en dehors de lui et qui serait universellement

compréhensible[13] ». Il importe, en revanche, d'en reconnaître le « rôle actif », productif, à travers les opérations qui structurent notre connaissance et notre interprétation de la réalité, ce que nous pouvons dire d'elle et les diverses manières dont nous agissons dans et sur le monde, présent et passé. Comme le résume l'historienne Gabrielle Spiegel :

> Ce que dans notre expérience nous connaissons comme la « réalité » doit être compris comme une construction sociale (c'est-à-dire linguistique) ou un « effet » du système langagier dans lequel nous vivons […]. Le monde social ne peut donc plus être conçu comme une « structure objective » dont les significations et les actions seraient l'expression. Pour les comprendre, il nous faut prendre en compte les forces constitutives du langage et leurs effets déterminants dans tous les aspects de la vie.

On notera que, dans ce texte, le mot réalité est significativement suspendu entre ses guillemets. Car le langage est premier. Mais il n'est pas pour autant transparent. Car si ce que nous en appréhendons doit bien être saisi à travers ce que nous en disons, cette réalité discursive et ce qu'elle signifie doivent à leur tour être déchiffrés « à partir des codes linguistiques sous-jacents propres à une société donnée, des codes qui sont des structures arbitraires au sens de Saussure, en ce sens qu'ils sont fondés sur des différences et qu'ils ne sont pas référentiels[14] ». Les mots ne renvoient donc pas aux choses. Si le langage est une ressource, il est tout autant un problème.

Cependant, cette première définition reste insatisfaisante. D'évidence, on n'a pas affaire à une théorie, ni à une école ni à une méthode. Du langage, les tenants du tournant linguistique n'ont jamais livré une définition unifiée. Dans un premier temps, ils parlent de tropes, de signes, de textes, de discours, sans toujours spécifier ce qu'impliquent ces termes ; ils convoquent tout à la fois la sémiotique, la rhétorique, la théorie des actes de langage, l'herméneutique ou la déconstruction, sans nécessairement s'interroger sur la compatibilité entre ces approches. Puis, dans un second temps, ils sont davantage enclins à politiser leur réflexion. Ils interrogent la nature idéologique de l'histoire, ils découvrent ou redécouvrent

13. Gabrielle Spiegel (dir.), *Practicing History. New Directions in Historical Writing after the Linguistic Turn*, Londres-New York, Routledge, 2005, p. 2.

14. *Ibid.*, p. 5.

des thèmes comme le genre, ils expérimentent des démarches qui se veulent moins eurocentrées. Ils s'assignent pour tâche de dévoiler qui contrôle le langage. Ils entendent poser les questions préalables : « de qui raconte-t-on l'histoire ? », « d'où ? » et « au nom de qui ? », « à quelles fins ? ». En redéfinissant, après Thomas Kuhn, la vérité dans les sciences comme ce qui fait l'objet d'un consensus provisoire entre les savants et l'innovation comme ce qui requiert un paradigme cognitif non commensurable avec ceux qui l'ont précédé, le *linguistic turn* rompt avec une conception cumulative des connaissances et, jusqu'à un certain point, il se prête à des lectures relativistes. Il invite en tout cas à réexaminer la manière dont la science se pense elle-même. L'archéologie des sciences de l'homme selon Foucault, puis le thème du pouvoir/savoir, si fort en vogue à partir des années 1970, viendront en renforcer les effets, en particulier dans les disciplines sociales. L'antifondationnalisme, qui récuse toute conception d'un fondement transcendantal de la connaissance, plus généralement toute métaphysique de la présence, ouvre ce que l'on pourrait nommer une crise des autorités. La crise affecte aussi, comme on pouvait s'y attendre, le monde universitaire, son organisation et ses modes de fonctionnement.

Fortement visible pendant deux décennies, le tournant linguistique n'est pas pour autant homogène dans ses ambitions théoriques ni dans ses attendus méthodologiques ; il ne l'est pas non plus dans sa mise en œuvre et dans les effets qu'il produit. Ses frontières sont souvent poreuses et parfois mal discernables. En son sein, les circulations sont intenses et les ajustements fréquents. Afin de comprendre l'ampleur et la stratification du phénomène, nous nous sommes efforcés de nous tenir à distance des jugements d'ensemble, ou plutôt de les considérer comme relevant eux aussi de notre enquête. Nous avons pris le parti de lire le *turn* comme une expérience collective, ou plus exactement comme un ensemble d'expériences qui n'ont été que partiellement accordées entre elles, qu'il convient de suivre et de comprendre dans leur dynamique – souvent conflictuelle – et dans les relations qu'elles entretiennent avec d'autres propositions, voisines ou concurrentes. Car il a engagé un très vaste débat qui n'intéresse pas les seuls historiens mais aussi les anthropologues, l'immense domaine des *cultural studies*, les études littéraires, les disciplines psy, certains aspects des recherches sur le droit, dans une période qui a connu par ailleurs une sensible reconfiguration des domaines de la recherche. Il s'identifie pour partie à l'expérience d'une génération soucieuse de renouveler des approches dont elle

a eu le sentiment d'éprouver les limites. Ceux qui s'y sont engagés ne partageaient pas toujours les mêmes attendus et ne s'imposaient pas les mêmes règles, quand bien même ils se sont beaucoup cités et se sont intensément répondu les uns aux autres.

Afin de saisir la dynamique du tournant linguistique, nous avons fait trois choix principaux. Tout d'abord, donner à voir les lignes de fracture : nous avons prêté une attention particulière aux variations, aux changements de cap, parfois inattendus et soudains, aux fréquentes reformulations de sens du débat historiographique. Nous nous sommes efforcés, en second lieu, de reconstruire son patchwork théoricien, c'est-à-dire la large gamme de ses sources intellectuelles, qui sont parfois désaccordées. Enfin, nous avons souhaité sortir des campus universitaires et de l'arène des échanges savants, convaincus que nous étions que, comme tout phénomène intellectuel, le tournant linguistique ne saurait être cantonné au seul débat historiographique ou épistémologique.

Ruptures

En dépit de dénégations répétées de sa part, l'historien Hayden White a souvent été présenté comme le héros fondateur du tournant linguistique. De fait, son premier grand livre, *Metahistory*, a été, il y a près d'un demi-siècle, à l'origine d'un très vaste et vif débat[15]. White y définit l'histoire comme une activité « poétique », dont les modalités d'écriture ne sont pas fondamentalement différentes de celles de la fiction. L'approche est explicitement formaliste et d'ambition structuraliste (l'auteur invoque d'ailleurs les travaux de Jakobson et de Lévi-Strauss). Elle est centrée sur les protocoles linguistiques « précognitifs », « préconceptuels », qui configureraient tout discours historique et constituent le passé « en objet possible de connaissance ». Pour lui, l'opération historiographique se situe donc en premier lieu au niveau du langage, à travers les dispositifs qui assurent la cohérence et l'efficacité d'une représentation. Tout au long d'une très longue carrière et d'une production abondante, White, on le verra, n'a cessé de reformuler, parfois assez sensiblement, ses analyses. Mais il est essentiellement resté fidèle à sa

15. Hayden White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973.

conception du « texte historique comme construction littéraire[16] ». Non que l'auteur de *Metahistory* mette en cause l'existence de la réalité. Il n'en éprouve pas le besoin puisqu'elle n'est pas son problème. Mais, en distinguant les choses et leurs représentations, les faits « réels » et les faits « objectifs » que cherchent à établir les historiens, il pose que la réalité n'est pas ce que ceux-ci peuvent prétendre appréhender.

Un tel choix a des implications radicales, qui vont constituer le fonds commun des argumentaires du *linguistic turn*, quand bien même elles pourront faire l'objet d'interprétations et d'implications diverses. Il affecte en premier lieu le rapport fondamental que l'historien entretient avec ses sources. Celles-ci étaient traditionnellement conçues comme un réservoir d'informations parmi lesquelles un travail critique permettait de séparer le vrai du faux. À cette fonction proprement documentaire, Dominick LaCapra, influent spécialiste d'histoire intellectuelle, oppose une approche proprement textuelle, qui s'attacherait à rendre compte de la cohérence des traces et de leur efficacité performative. Il en attend la possibilité d'ouvrir un « rapport dialogique » avec ce qui peut nous parler du passé. Formée à l'exigeante discipline critique des études médiévales, Gabrielle Spiegel reprend à son compte la distinction entre « documents » – les sources au sens classique du terme, dont on attend qu'elles nous informent – et « monuments » – les traces de quelque chose qui n'est plus et qui appellent une approche spécifique de « l'irréductible altérité du passé[17] ». L'attention portée à la dimension textuelle de l'histoire – l'historiographie au sens premier du terme – est essentielle au développement du tournant linguistique, même s'il n'en a pas le monopole. Les années 1970 ont vu se multiplier les réflexions de cet ordre, alors même que les

16. H. White, « The Historical Text as Literary Artifact », *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1978, p. 81-100.

17. Dominick LaCapra, « Rethinking Intellectual History and Reading Texts », *History and Theory*, vol. 19, n° 3, 1980, p. 245-276 (il s'agit de l'une des premières formulations des attendus du *linguistic turn* de la part d'un historien de métier) ; G. Spiegel, « History, Historicism and the Social Logic of the Text in the Middle Ages », *Speculum*, vol. 65, n° 1, 1990, p. 55-86, repris dans *ead.*, *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 3-28 (rappelons que la distinction entre documents et monuments a été proposée par Georges Canguilhem, puis reprise par Michel Foucault, en particulier dans *L'Archéologie du savoir*).

certitudes scientifiques des historiens paraissaient moins assurées qu'elles ne l'avaient été[18].

À partir de là se déploie une série de pistes qui vont occuper une place grandissante dans le débat interne à la profession en même temps que dans les rapports qu'elle entretient avec d'autres disciplines. Pour certains, c'est l'organisation et les formes d'imposition du discours qui, sur les traces de Foucault, se voient privilégiées. D'autres, dont un certain nombre d'historiens venus de l'histoire sociale, pensent trouver dans le langage un moyen d'accéder au plus près à l'expérience des acteurs du passé (ainsi William Sewell, Gareth Stedman Jones, Lynn Hunt) tandis que d'autres encore voient en lui une ressource pour en finir avec l'essentialisation des identités et des assignations sociales (Joan W. Scott). Certains, à la suite de Hayden White et de Louis Mink, s'attachent aux problèmes du récit (*narrative*) ainsi qu'aux rapports entre histoire et fiction, d'autres placent l'accent sur le statut non référentiel du langage, version Saussure ou version Derrida, et sur l'impossibilité d'un rapport de connaissance à la réalité. Certains restent résolument contextualistes, d'autres récusent la possibilité de toute opération de contextualisation. Il en est enfin qui entendent en finir avec toute prétention cognitive, avec « d'anciennes certitudes comme la vérité historique et l'objectivité méthodologique ». On le pressent : derrière la circulation intense des mots et des thèmes, derrière le partage de références rituellement invoquées et parfois assenées de manière simplificatrice – Barthes : s'agissant du discours historique, « le fait n'a jamais qu'une existence linguistique » ; Derrida : « Il n'y a pas de hors-texte » –, les positions sont diverses et les argumentaires sont souvent difficilement ajustables.

De quoi, d'ailleurs, l'histoire peut-elle encore prétendre à être la connaissance ? Frank Ankersmit, l'un des théoriciens les plus

18. Ainsi, en des directions très diverses : Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971 ; Reinhart Koselleck et Wolf-Dieter Stempel (dir.), *Geschichte. Ereignis und Erzählung*, Munich, W. Fink, 1973 ; Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 ; Robert H. Canary et Henry Kozicki (dir.), *The Writing of History. Literary Form and Historical Understanding*, Madison, University of Wisconsin Press, 1978 ; R. Koselleck, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979 (trad. fr. : *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990) ; Paul Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-1985, 3 vol., en particulier le volume 1, *L'Intrigue et le récit historique*.

présents dans ces débats et l'un des plus radicaux, paraît confirmer le diagnostic pessimiste de Nietzsche pour lequel le développement de l'historiographie ferait obstacle à la connaissance du passé. La surproduction contemporaine de travaux historiques aurait ainsi des conséquences paradoxales. Là où les historiens « modernes » visaient des vérités établies, leurs successeurs postmodernes privilégient les interprétations. Ce que visent ces derniers n'est plus l'intégration des données, la synthèse ni la totalité, mais les restes et les marges de l'histoire. De cette analyse, Ankersmit tire une double conclusion. D'une part, « dans une perspective postmoderniste, les preuves [*evidences*] ne concernent pas le passé, mais d'autres interprétations du passé ». D'autre part, « en raison de l'incommensurabilité des approches historiographiques – c'est-à-dire du fait que ce qui les sépare ne saurait être défini de façon satisfaisante en termes d'objets de recherche –, il ne nous reste pas d'autre issue que de nous concentrer sur le style propre à chaque manière de rendre compte du passé, si nous voulons garantir qu'un progrès significatif est possible dans le débat des historiens. Ce n'est pas le contenu, mais le style qui doit être l'objet d'un tel débat. Le contenu est un effet du style[19]. »

La centralité du langage

À partir d'approches qui ont pu être très différentes entre elles, la réflexion du XX^e^ siècle aura été caractérisée par la centralité du langage quand bien même celle-ci a été présente dès les premiers temps de la tradition philosophique occidentale. Tel est bien évidemment le cas du vaste ensemble de travaux que l'on rassemble sous le pavillon de la philosophie analytique et qui s'est donné pour objet le fonctionnement interne du langage et pour but de le débarrasser des problèmes dont le langage pouvait être responsable. Dans le monde anglo-américain, elle a acquis le statut de « philosophie première ». À partir de ce travail critique, l'empirisme logique a porté, avec Rudolf Carnap, le projet d'une reconstruction logique de la langue tandis que d'autres privilégiaient la prise en compte des actes et des jeux du langage ordinaire. Mais l'attention portée au langage se retrouve aussi

19. Frank Ankersmit, « Historiography and Postmodernism », *History and Theory*, vol. 28, n° 2, 1989, p. 137-153, ici p. 144-145.

dans des entreprises intellectuelles fort éloignées du projet analytique et auxquelles il était parfois frontalement opposé : ainsi de l'approfondissement de la réflexion herméneutique qu'incarne, en particulier, Hans-Georg Gadamer ; de l'héritage phénoménologique que revendiquent Maurice Merleau-Ponty ou Paul Ricœur, celui de la théorie critique que prolonge Jürgen Habermas ; et, bien entendu, d'une déconstruction de la tradition métaphysique que radicalise, après Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger, Jacques Derrida pour lequel le moment contemporain est celui où « le langage envahit le champ problématique universel[20] ». Habermas s'interroge pourtant sur les implications des philosophies contemporaines quant à notre capacité d'avoir un accès interne ou externe à la réalité qui ne soit pas médiatisé par le langage : « Comment concilier à la fois le postulat d'un monde indépendant de nos descriptions et identique pour tous les observateurs, et la découverte de la philosophie du langage selon laquelle nous ne disposons d'aucun accès direct, non médiatisé par le langage, à la réalité "nue" ? » Faut-il désormais renoncer à l'idée d'une réalité qui ne soit pas « filtrée par le langage », qui, « enchevêtré avec elle, engage une précompréhension du monde »[21] ?

Un deuxième ensemble est constitué par les travaux qui se sont puissamment développés et diversifiés tout au long du XX^e^ siècle autour des sciences du langage. Elles ont conféré à la linguistique un statut exceptionnel dans les années d'après-guerre, celui d'une discipline de référence pour plusieurs disciplines des sciences de l'homme. La rigueur et l'objectivité dont on crédite ses démarches, la possibilité d'une formalisation qui pourrait leur être commune, paraissent offrir autant de critères de scientificité à ceux qui retrouvent alors l'ambition d'une unification des sciences sociales autour de règles de méthode partagées. Tout particulièrement dans

20. Jacques Derrida, « La structure le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 411.

21. Jürgen Habermas, *Wahrheit und Rechtfertigung. Philosophische Aufsätze*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1999 (trad. fr. : *Vérité et justification*, trad. par Rainer Rochlitz, Paris, Gallimard, 2001, p. 204, p. 195). Comme le fait Richard Rorty avec lequel il débat dans les années 1990, Habermas pose donc qu'il faut renoncer à l'idée d'une adéquation possible entre des énoncés et des faits. La vérité relève entièrement des énoncés. Au concept de vérité-correspondance, le dernier Habermas propose de substituer celui d'une vérité pragmatiste qui fonde la confiance des acteurs du monde vécu : « le besoin performatif de certitude pratique […] exclut toute réserve de principe à l'égard de la vérité » (*ibid.*, p. 188).

sa version française, le structuralisme triomphant des années 1960 aura été l'expression de cette fascination et de cette attente.

Un troisième ensemble est en effet constitué par les sciences sociales – ou du moins par certaines d'entre elles. L'anthropologie structurale dont Claude Lévi-Strauss élabore le programme à partir des années 1940 vise une sémiotique générale qui serait commune à l'ensemble des sciences de l'homme et qui se donnerait pour tâche d'identifier, derrière ce que paraît dire le langage, les codes qui commandent la production et la circulation des significations. À partir de sa collaboration avec le linguiste Roman Jakobson, le modèle de la phonologie lui paraît offrir des perspectives incomparables, bien au-delà de son domaine propre. Développant la proposition de Saussure de considérer la langue comme un système de différences, il suggère de comprendre les formes de la parenté et de l'alliance, puis les mythologies, à partir des oppositions structurales qui les organisent comme un langage. Lévi-Strauss y voit réunies les conditions d'une objectivation des phénomènes sociaux appréhendés dans leur fonctionnement non conscient, et donc la possibilité d'une véritable science sociale. Après Mauss, il pose lui aussi que « tous les phénomènes sociaux peuvent être assimilés au langage[22] ».

Ces recherches proclament la centralité du langage, mais, dans le même temps, portent sur lui, sur son usage commun, un soupçon essentiel. Les mots et les usages de la langue n'ont pas le sens qu'ils paraissent avoir. Ils renvoient à un ordre symbolique qui échappe aux sujets qui les parlent. Telle est la conviction que reprennent, chacune à sa manière, la sémiotique selon Roland Barthes, la psychanalyse dans sa version lacanienne, la déconstruction derridienne, la relecture de Marx que propose Louis Althusser, l'archéologie foucaldienne, la poétique de Gérard Genette et nombre d'autres avec eux, après eux. Le programme qu'énonce Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir* peut servir à en illustrer les convictions :

> Il n'est pas question d'interpréter un discours pour faire à travers lui l'histoire du référent […]. Mais ce dont il s'agit ici, ce n'est pas de neutraliser le discours, d'en faire le signe d'autre chose et d'en traverser l'épaisseur pour rejoindre ce qui demeure silencieusement en deçà de lui, c'est au contraire de le maintenir dans sa consistance,

22. Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1950, p. XLIX.

> de le faire surgir dans la complexité qui lui est propre. En un mot, on veut, bel et bien, se passer des « choses ». Les « dé-présentifier ». […] Substituer au trésor énigmatique des « choses » d'avant le discours, la formation régulière des objets qui ne se dessinent qu'en lui. Définir ces *objets* sans référence au *fond des choses*, mais en les rapportant à l'ensemble des règles qui permettent de les former comme objets d'un discours et constituent ainsi leurs conditions d'apparition historique[23].

Le programme qu'esquisse à grands traits Foucault, au moment où, s'inscrivant dans la filiation de Nietzsche, il réoriente son projet d'une archéologie des sciences humaines en direction d'une généalogie des savoirs et d'une histoire de la vérité, n'est que l'une des versions – certes, l'une des plus influentes –, qui se voient reprises, agrégées au sein d'un ensemble en voie de constitution tout au long des années 1970 et que l'on connaîtra sous le nom de *linguistic turn*. On y trouve, on l'a dit, des propositions très différentes. Ce que l'Amérique identifie bientôt comme la *French Theory* est, dans une très large mesure, le produit d'une recomposition et d'une adaptation réalisées de l'autre côté de l'Atlantique. Les mots ne sont pas choisis au hasard. Alors que la méthode était au cœur de l'activité structuraliste, c'est désormais la « théorie » qui tient le devant de la scène : non pas une théorie unifiée, mais un ensemble de propositions qui s'alimentent à des sources diverses, qui peuvent, à distance, nous apparaître hétérogènes et qui donnent lieu à des recompositions relativement libres.

Certaines s'appuient sur des travaux menés dans la durée et fortement ancrés dans des traditions intellectuelles reconnues. Les approches narrativistes explorées par le philosophe Louis Mink prolongent une réflexion sur l'écriture de l'histoire qui, depuis l'entre-deux-guerres, tient une place importante dans la culture philosophique anglo-américaine[24]. C'est encore le cas de Hayden White, qui s'inscrit dans une tradition plus ancienne, à la croisée de la critique littéraire et de la philosophie. On peut en dire autant de la réflexion pragmatiste qu'au tournant des années 1980 le philosophe Richard Rorty, formé dans la tradition analytique, entend renouveler dans ses livres majeurs, *Philosophy and the Mirror of Nature* et

23. Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 64-65.

24. Louis Mink, *Historical Understanding*, éd. par Brian Fay, Eugene Golob et Richard T. Vann, Ithaca, Cornell University Press, 1987 ; R. T. Vann, « Louis Mink's Linguistic Turn », *History and Theory*, vol. 26, n° 1, 1987, p. 1-14.

Consequences of Pragmatism[25] ; ou encore des recherches menées par J. G. A. Pocock et par Quentin Skinner, les deux figures les plus notoires de l'« École de Cambridge », qui se proposent, entre autres, de réorienter l'histoire intellectuelle à la lumière de la théorie des actes de langage[26]. Dans tous ces cas, en d'autres encore dont le rapport qu'ils entretiennent avec le tournant linguistique a pu être plus ou moins explicite, plus ou moins revendiqué, parfois aussi maintenu à distance, il s'agit de projets qui s'inscrivent dans des configurations intellectuelles clairement identifiables qui font, chacun à sa manière, du langage et de ses usages le principal objet d'analyse.

Ces entreprises de longue haleine coexistent avec un registre tout différent qui se situe à l'autre extrémité du spectre : celui des importations intellectuelles de court terme, parfois improvisées dans le désordre, de références multipliées qui sont comme l'autre face d'un mouvement qui procède souvent par agrégation d'idées et de suggestions, au gré des surenchères aussi. À partir de quelques maîtres mots qui sont devenus comme les emblèmes de l'époque – le signe, le discours, le texte –, les emprunts sont souvent sortis de leur contexte d'origine à la faveur de libres citations. Ils le sont d'autant plus aisément que les frontières qui séparaient traditionnellement les disciplines universitaires sont, en partie au moins, levées : ainsi entre les études littéraires, l'anthropologie, l'histoire. Dans cette circulation, on le verra, la spécialité anglo-américaine qu'est l'« histoire intellectuelle » joue un rôle privilégié. Elle sert souvent de lieu de passage, d'échange et de confrontation entre les propositions de l'histoire des idées, celles de la philosophie (continentale) et de la théorie critique. Mais le lieu le plus favorable à cette circulation ouverte est sans nul doute cet archipel de domaines inédits qui émergent à partir des années 1970 et qui travaillent à se faire reconnaître entre les disciplines canoniques. Multipliées, diversifiées, les *studies* associent souvent l'invention de domaines et d'objets de recherche, de forts investissements idéologiques, parfois explicitement politiques, et des formes originales de communication

25. Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton University Press, 1979 (trad. fr. : *La Philosophie et le miroir de la nature*, trad. par Thierry Marchaisse, Paris, Seuil, 2017) ; *id.*, *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982 (trad. fr. : *Conséquences du pragmatisme*, trad. par Jean-Pierre Cometti, Paris, Seuil, 1993).

26. J. G. A. Pocock, *Politics, Language and Time. Essays on Political Thought and History*, New York, Atheneum, 1971 ; Quentin Skinner, *Visions of Politics*, vol. 1, *Regarding Method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

et de sociabilité. Elles participent d'un profond renouvellement du paysage universitaire, de ses modes de fonctionnement et surtout de ses attentes. En ce sens aussi, leur présence est inséparable de l'affirmation du *linguistic turn*.

N'oublions pas enfin qu'il s'agit là de phénomènes dans l'affirmation desquels la dimension générationnelle des acteurs a été une composante essentielle. Le *linguistic turn*, qui a souvent pris la forme d'une querelle des anciens et des modernes, a été majoritairement porté par des historiennes et des historiens qui se sont fait entendre dans le débat historiographique au tournant des années 1980. Leurs premiers livres commençaient alors à circuler ; ils défendaient leurs propositions par des interventions en revues et à l'occasion de rencontres qui se multipliaient et qui étaient pour eux l'occasion de confronter leurs vues, entre eux et avec ceux qu'ils considéraient désormais comme leurs adversaires. En ce sens, le tournant doit d'abord être compris comme un mouvement. Les formes d'interventions et de sociabilité qu'il a suscitées, les réseaux qu'il a créés dans l'espace académique et, plus rarement, au-delà, les controverses et les polémiques qui l'ont accompagné comptent sans doute plus ici que la cohérence d'un programme. Il a été l'expression d'une volonté d'affirmation collective qui n'engageait pas, tant s'en faut, un accord complet entre ceux qui se réclamaient de lui et dont les publics – des collègues, des lecteurs, des étudiants – ont réverbéré et amplifié le message.

Fin de la modernité ?

Le tournant linguistique se comprend aussi comme la manifestation d'un changement plus profond dans les sensibilités, les pratiques et les discours. Il se manifeste notamment sur les campus universitaires, mais il va au-delà d'eux, suscitant des disputes acharnées. De ce point de vue, il s'inscrit au plus près du moment postmoderne, qui sert d'emblème à une mouvance beaucoup plus large et qui traduit le sentiment d'un épuisement de la modernité, des formes et des valeurs sociales, culturelles, esthétiques, qui lui étaient attachées. Avec le postmodernisme, il partage au moins trois thèmes de fond. Tout d'abord, la découverte des « autres » et de leurs attentes. De nouveaux points de vue se font entendre sur la scène publique : les femmes, les Afro-Américains, les homosexuels, les peuples autochtones ou colonisés, d'autres sujets politiques désignés

comme « subalternes » ou « marginaux », qui défient les notions de « centre » et d'« universel » et qui dénoncent le privilège tacite que se sont arrogé les récits occidentaux[27]. Ils ont nourri l'explosion de la contre-culture qui, pendant les années 1960, revendiquait une société renouvelée, fondée sur les valeurs de liberté et de justice[28]. La quête de l'« excentrique » – de ce qui ne trouve pas sa place au centre – semble ouvrir la possibilité d'un « monde post-humaniste, post-homme, post-blanc, post-héroïque », selon l'expression du critique littéraire Leslie Fiedler[29].

Deuxième thème majeur, la crise de l'historicité : on s'interroge sur l'effacement de la dimension temporelle qui était centrale dans la pensée de la modernité, celle du futur[30], sur la crise de la tradition ainsi que sur l'affaiblissement du sentiment du passé, qu'il s'agisse de notre relation à l'histoire publique ou des nouvelles formes de temporalité privée[31].

Le brouillage croissant des frontières est un troisième motif insistant. Contre l'approche moderniste, qui soulignait les différences entre la culture d'élite et la culture populaire et/ou commerciale, on revendique désormais le mélange de formes et de styles : le kitsch, fondé sur la distinction entre le beau et le laid, est alors remplacé par le *pulp*. En témoignent les titres de certains textes culte : « The End of the Renaissance ? », « Cross the Border-Close the Gap », « Learning from the Beatles », « Learning from Las Vegas »… À la faveur du développement de nouvelles technologies, le partage entre les faits réels, les faits imaginaires et la fiction est, lui aussi, remis en cause. Le terme de fiction voit sa signification élargie au point d'être entendu

27. Voir, entre autres, Scott Lash, « Postmodernism as Humanism ? Urban Space and Social Theory », dans Bryan Turner (dir.), *Theories of Modernity and Postmodernity*, Londres, Sage, 1991, p. 63-74, selon lequel le postmodernisme est *other-referential*, c'est-à-dire exprime une attention, une ouverture à l'autre. Voir également l'analyse critique de Ziauddin Sardar, *Postmodernism and the Other. The New Imperialism of Western Culture*, Londres, Pluto Press, 1998.

28. Steven Best et Douglas Kellner, *The Postmodern Turn*, New York, Guilford Press, 1997, p. 5.

29. Leslie Fiedler, « Cross the Border-Close the Gap. The Case for Post-modernism » (1969), dans Marcus Cunliffe (dir.), *American Literature Since 1900*, Londres, Sphere Books, 1975, p. 344-366.

30. Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

31. Fredric Jameson, « Postmodernism or The Cultural Logic of Late Capitalism », *New Left Review*, nº 146, p. 59-92, 1984 (trad. fr. : *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, trad. par Florence Nevoltry, Paris, Beaux-Arts de Paris, 2007).

comme synonyme de récit en général : la théoricienne canadienne de la littérature Linda Hutcheon forge le terme de « métafiction historiographique » pour qualifier un nouveau genre hybride, qui est à la fois récit historique et fictionnel, en mesure de raconter les événements du passé tout en faisant la part des échos littéraires qu'ils suscitent et des références qu'ils appellent[32].

À l'arrière-plan, une série d'ébranlements majeurs qui ont marqué en profondeur l'expérience américaine : la tragédie de Dallas, le mouvement des droits civiques, les meurtres de Malcolm X, Martin Luther King et Robert Kennedy, la guerre du Vietnam, le scandale du Watergate, la démission de Nixon en août 1974. Des écrivains, Edgar L. Doctorow, Don DeLillo, Michael Herr et Tim O'Brien, d'autres encore, rappellent que ces événements ont été à l'origine d'un sentiment général de défiance, de scepticisme et, à l'occasion, de paranoïa[33]. Le doute se répand : sur les auteurs des crimes et sur leurs motivations, mais aussi, plus radicalement, sur la possibilité d'accéder à la réalité. Les images elles-mêmes perdent de leur puissance de conviction : on soupçonne que, au lieu de révéler la vérité, elles se détachent de l'événement et lui font écran. Face à la montée du néoconservatisme, les revendications se multiplient et s'exaspèrent. Sur les campus universitaires, de nouveaux enjeux mobilisent les protagonistes, et d'abord la critique de l'identité nationale *wasp*, fondée sur les valeurs de la famille hétérosexuelle, de la religion, du travail, de la patrie, des origines européennes et de la langue anglaise. Comme l'écrit David Halperin, théoricien *queer* et témoin engagé du militantisme des années 1980, cette « guerre des cultures[34] » ne s'ordonne plus sur le traditionnel clivage gauche/droite. Elle témoigne aussi d'une division générationnelle au sein de la gauche :

> La plus ancienne génération pensait la politique à travers les catégories marxistes traditionnelles : l'État, le droit, la police, la structure du pouvoir, le système des classes, les enjeux économiques. […] Ils se voulaient du côté de l'objectivité scientifique contre l'idéologie, de l'esprit critique contre la mystification, des valeurs des Lumières

32. À cet égard, Marie-Laure Ryan, « Postmodernism and the Doctrine of Panfictionality », *Narrative*, vol. 5, n° 2, 1997, p. 165-187, parle de « panfictionalisme ».

33. Voir Tobin Siebers, *Cold War Criticism and the Politics of Skepticism*, New York, Oxford University Press, 1993.

34. Voir James Davison Hunter, *Culture Wars. The Struggle To Define America*, New York, Basic Books, 1991.

> contre les préjugés. En revanche, la plus jeune génération abordait la politique en termes de cultures et d'identités, de significations sociales, de luttes symboliques, de représentations, et de différences de races, de genre, d'origines ethniques ou de sexualités. Ils s'étaient engagés dans la politique autour des questions telles que l'avortement, le sida, la représentation des femmes et des minorités dans la culture populaire, l'environnement et les programmes universitaires et scolaires. […] Pour eux la politique n'englobait pas seulement l'État et les classes sociales, mais aussi la famille, les rapports sociaux de sexe, les règles du discours qui gouvernaient la représentation de l'autre et de soi-même, les hiérarchies raciales et ethniques et les champs déjà constitués du savoir : la politique, la médecine, le droit, la culture et le système universitaire et scolaire[35].

Au sein de cette génération plus jeune, certains cherchent à développer un postmodernisme de résistance, alors que d'autres, comme l'historien Robert Rosenstone, font l'expérience de l'épuisement des espoirs révolutionnaires : la désillusion politique se convertit en une nouvelle sensibilité esthétique, qui se veut non occidentale. Dans l'un et l'autre cas, la fin du centre n'est plus vécue comme une perte, mais comme un choix délibéré. On recherche

> ce qui a été négligé… l'oublié, l'irrationnel, l'insignifiant, le refoulé, le borderline, […] l'excentrique, le sublimé, le subjugué, le rejeté, le non-essentiel, le marginal, le périphérique, l'exclu, le ténu, le silencieux, l'accidentel, le dispersé, le disqualifié, le différé, le disjoint, tout ce que l'époque moderne n'a jamais cherché à comprendre dans le détail ou selon des cas spécifiques[36].

Une telle prise de distance revendiquée par rapport au centre a des conséquences importantes sur la place de l'histoire dans l'espace public. Dans la société américaine, issue, pour l'essentiel, de l'immigration et dans laquelle les origines nationales, les affiliations religieuses, les diverses cultures se sont durablement côtoyées, on attendait traditionnellement de l'enseignement, et en particulier de l'enseignement de l'histoire et de son écriture, qu'il propose des repères et des valeurs partagées. Depuis un siècle, la communauté

35. David Halperin, *Saint Foucault. Towards a Gay Hagiography*, New York, Oxford University Press, 1995 (trad. fr. : *Saint Foucault*, trad. par Didier Eribon, Paris, EPEL, 2000, p. 12).

36. Pauline Rosenau, *Post-Modernism and the Social Sciences. Insights, Inroads, and Intrusions*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p. 8.

des historiens américains s'était constituée autour de cette volonté étroitement associée au projet d'une connaissance objective, indiscutable et qui résisterait à toutes les sollicitations particularistes. Or au moment de fort consensus qui avait caractérisé les années 1940-1950 a succédé le paysage profondément différent des *hyperideological sixties*. Comment gérer les nouvelles demandes de reconnaissance historique ? Le projet – tardif – d'une reconnaissance de la part des Africains-Américains dans le destin national cède la place à l'affirmation d'une nouvelle historiographie qui privilégie les phénomènes de résistance et de révolte, et d'abord la spécificité de l'expérience des Noirs dans la société nord-américaine. Il en va de même de la revendication féministe dans les années 1970. Portée par la présence accrue des femmes dans les universités, elle connaît un développement spectaculaire et s'exprime elle aussi par le refus de s'intégrer dans les schèmes de l'historiographie dominante. *Black studies* et *women studies* s'affirment ainsi comme des historiographies résolument « séparatistes » et qui argumentent les raisons de leurs choix. Mais ce ne sont que les manifestations les plus visibles d'une évolution tendancielle qui voit chaque groupe revendiquer sa propre histoire. Elle est attestée, à la fin des années 1990, par les historiens David Thelen et Roy Rosenzweig, qui interrogent 1 453 personnes sur leur rapport au passé. Outre qu'elle apporte un éclairage nouveau sur les représentations mémorielles et historiques et sur leur diffusion, leur enquête révèle l'érosion de certaines des anciennes oppositions qui avaient accompagné l'enseignement de l'histoire (ainsi : public/privé, professionnel/amateur, savant/populaire) : Internet et ses ressources connexes ont contribué à remettre en cause l'idée de compétences spécialisées, de manière telle que chacun se sent le droit d'organiser son propre parcours mémoriel[37]. L'histoire semble se privatiser, se dissoudre dans des histoires personnelles (« *herstory* » vs « *history* »). Ce mouvement centrifuge est en outre encouragé par le développement de la *public history*, qui, à distance du monde académique, propose des débouchés de substitution aux historiens de formation qui n'ont pas trouvé de position universitaire, éventuellement au service d'intérêts particuliers.

37. Roy Rosenzweig et David Thelen, *The Presence of the Past. Popular Uses of History in American Life*, New York, Columbia University Press, 1998. Voir également David Harlan, « Historical Fiction and the Future of Academic History », dans Keith Jenkins, Sue Morgan et Alun Munslow (dir.), *Manifestos for History*, Londres-New York, Routledge, 2007, p. 108-130.

Ce sont là autant de remises en cause des traditionnels idéaux universalistes de la profession. La communauté prend conscience des tensions qui désormais la menacent et qui se développent dans une conjoncture contradictoire : une expansion remarquable de la discipline, mais qu'interrompt le repli, puis le recul des années 1970-1980 ; l'ouverture des universités à de nouveaux publics et, avec eux, à des sensibilités et à des attentes elles aussi nouvelles, mais qui se heurtent au net déclin du marché des emplois ; une impressionnante dynamique de la recherche, mais qui paraît pouvoir inquiéter les valeurs sur lesquelles les historiens s'étaient accordés jusque-là[38]. Le sentiment qui s'insinue alors est celui d'une « déstabilisation », que certains subissent et que d'autres appellent en revanche de leurs vœux. Encore une fois, cette situation n'est pas propre au monde nord-américain, mais elle y est d'autant plus fortement ressentie que, dans un pays où le réseau académique est décentralisé, la profession s'est de longue date organisée au niveau national.

Le *linguistic turn* et nous

« When was the linguistic turn ? » s'interrogeait en 2012 l'historienne Judith Surkis[39]. Après la vague de publications qu'il a produite, après avoir mobilisé les sommaires des revues pendant une vingtaine d'années, le tournant s'est aujourd'hui fait discret, presque inaudible. Qui se rappelle que, depuis la fin des années 1970, il a suscité des propositions et des proclamations, qu'il a nourri des controverses et même des polémiques jusqu'à cliver des positions qui ont pu apparaître inconciliables ? Qui se souvient aujourd'hui des enjeux autour desquels s'affrontaient alors les historiens et, bien au-delà d'eux, de larges pans des humanités et des sciences sociales ? C'était avant-hier, c'était une fin de siècle et ce moment est aujourd'hui presque effacé.

38. P. Novick, *That Noble Dream*, *op. cit.*, chap. 13 (« The Collapse of Comity », p. 415-468) et 14 (« Every Group Its Own Historian », p. 469-521) ; J. Appleby, M. Jacob et L. Hunt, *Telling the Truth about History*, *op. cit.* ; T. Tackett, « La communauté scientifique américaine », art. cité, fait état d'un risque d'« éclatement » et note la chute sensible des effectifs de l'American Historical Association qui perd 40 % de ses membres entre 1969 et 1984, souvent au bénéfice d'associations d'historiens plus spécialisées.

39. Judith Surkis, « When Was the Linguistic Turn ? A Genealogy », *American Historical Review*, vol. 117, nº 3, 2012, p. 700-722.

Dès lors, était-il raisonnable de prêter attention, comme nous avons choisi de le faire, à un épisode dont plusieurs des principaux protagonistes ont fait savoir qu'ils le considéraient comme clos dès le tournant du siècle ; à des préoccupations dont le sens et les enjeux sont perdus de vue par la plupart de nos contemporains ? La France a sans doute été le pays le moins réceptif aux questions posées par le *linguistic turn*[40]. Les quelques jugements qui ont été portés sur lui nous suggéraient plutôt de l'oublier. Au milieu des années 1990, au terme d'une reconnaissance des lieux, Gérard Noiriel n'y voyait que l'un de ces effets de surface « qui n'engagent souvent que leurs auteurs et ne vivent – pour certains d'entre eux, en tout cas – que le temps d'un livre, voire d'un colloque » : une « construction performative », un label bien choisi, susceptible d'agréger beaucoup d'éléments hétérogènes sous le pavillon de l'innovation et de la sophistication intellectuelle ; une révolution autoproclamée, une opération de communication qui, au service d'une histoire intellectuelle en quête de renouvellement, devrait en dernière analyse être comprise comme une offensive contre l'histoire sociale[41]. Pour François Hartog, vingt ans plus tard, « le tournant linguistique n'est plus qu'un thème d'oraison funèbre : il est apparu, il a séduit (certains), a ouvert des questions nouvelles (parfois), fait écrire des sottises (pas mal), a reflué, et l'on est passé à autre chose[42] ». Il est vrai que si l'on prend en compte le débat international, les positions sont fortement clivées. Mais qu'elles soient hostiles ou favorables, elles accordent nettement plus d'importance à l'épisode que ne le laissent entendre ces jugements lapidaires. Au contraire, Gabrielle Spiegel continue de voir dans le *linguistic turn* une rupture majeure dans l'histoire

40. À l'exception notable de Roger Chartier, dans sa tentative de discussion avec Hayden White, « Figures rhétoriques et représentations historiques. Quatre questions à Hayden White » (1993), repris dans *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 108-125 ; H. White, « Réponse aux quatre questions du professeur Chartier » (1995), trad. fr. dans *L'histoire s'écrit. Essais, recensions, interviews*, éd. et trad. par Philippe Carrard, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, p. 243-254. Le philosophe Paul Ricœur a lui aussi proposé une réflexion continuée sur les thèses de White et sur leurs implications depuis *Temps et récit*, vol. 1, *op. cit.*, p. 286-301, jusqu'à *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 324 *sq.*

41. G. Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, *op. cit.*, p. 126 *sq.*

42. François Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013, p. 111 *sq.*

de l'historiographie, qu'elle situe en regard de cet autre grand tournant qu'avait marqué l'historicisme un siècle plus tôt :

> Que le *linguistic turn* ait été, ou non, à l'origine d'une crise épistémologique dans l'historiographie, comme l'ont pensé plusieurs de nos prédécesseurs [présidents de l'AHA], il est clair qu'il a représenté un changement massif dans notre manière de comprendre la réalité historique, les méthodes que nous déployons pour chercher à appréhender le passé et la nature de la vérité à laquelle nous pouvons prétendre au terme de nos efforts[43].

Et le même motif était déjà présent chez un observateur critique plus distancié comme Peter Novick, qui évoquait lui aussi « une seconde crise de l'historicisme », qui aurait affecté les fondements mêmes de la connaissance historique[44]. Sur l'importance du *linguistic turn*, les désaccords sont encore patents en 2002 dans l'ouvrage collectif intitulé *What Is History Now ?* Si Evans affirme que, « dès le début des années 2000, le sentiment d'une crise de la profession historienne s'est estompé et les débats engagés [par le postmodernisme] sont désormais morts », plusieurs de ses collègues de premier plan, en particulier les historiennes Olwen Hufton, Miri Rubin, Alice Kessler-Harris et Annabel Brett, soulignent que le tournant a produit des effets durables, en anticipant certaines des propositions faites par d'autres *turns* à venir[45]. À travers ces désaccords, il continue ainsi de nous interroger, à sa manière, sur notre contemporain.

43. G. Spiegel, « The Task of the Historian », *American Historical Review*, vol. 114, nº 1, 2009, p. 1-15, ici p. 2.

44. *Ead.*, « Revising the Past/Revising the Present », *History and Theory*, vol. 46, nº 4, 2007, p. 1-19 (trad. fr. : « Réviser le passé/revisiter le présent », *Littérature*, nº 159, p. 3-25, ici p. 4-5) ; P. Novick, *That Noble Dream*, *op. cit.*, p. 522-523, 534. Dorothy Ross parle d'un « historicisme radical » insistant sur les discontinuités, « The New and the Newer Histories. Social Theory and Historiography in an American Key », *Rethinking History*, vol. 1, nº 2, 1997, p. 125-150, ici p. 97. Sur ce point particulier, voir le débat entre Frank Ankersmit et Georg Iggers : F. Ankersmit, « Historicism : An Attempt at Synthesis » ; G. Iggers, « Comments on F. R. Ankersmit's Paper » ; F. Ankersmit, « Reply to Professor Iggers », *History and Theory*, vol. 34, nº 3, 1995, p. 143-173.

45. Richard J. Evans, « Prologue. What Is History ? – Now », dans David Cannadine (dir.), *What Is History Now ?*, Londres, Palgrave MacMillan, 2002, p. 8. Voir également, dans le même ouvrage, les textes de Olwen Hufton, Miri Rubin, Alice Kessler-Harris, Annabel Brett. L'année précédente, un débat identique avait eu lieu entre Arthur Marwick (« All Quiet on the Postmodern Front »,

*

Ce livre est issu d'un séminaire commun que nous avons mené pendant trois années à l'École des hautes études en sciences sociales. Nous l'avions d'abord conçu, à l'initiative de notre ami Christophe Prochasson, comme un *reader* dans lequel nous aurions rassemblé et présenté un choix de textes qui ont, somme toute, assez peu circulé dans le débat francophone. Au fil de l'enquête, nous avons assez vite compris que la formule ne répondait plus à la lecture du *linguistic turn* que nous avions entreprise. Semaine après semaine, la présentation des résultats de notre recherche, dans un espace d'échanges, de discussions et, à l'occasion, d'incompréhensions, a elle aussi joué un rôle déterminant. Avec le tournant, nous abordions un épisode récent, qui avait été l'occasion d'engagements forts et de polémiques d'une violence inaccoutumée, un épisode dérangeant et qui était perçu par beaucoup comme très éloigné des questionnements qui mobilisent habituellement notre métier. L'étonnement, le sentiment d'étrangeté et parfois l'irritation que suscitaient chez certains des participants du séminaire la présentation et la discussion de propositions, qui, après tout, n'étaient pas si lointaines, nous ont sans doute déterminés à approfondir un épisode qui, par bien des aspects, heurtait le sens commun des historiens – et plus généralement nos habitudes de pensée.

Cette dynamique nous a ainsi menés bien au-delà de ce que nous avions envisagé au départ. Nous nous sommes peu à peu rendu compte que, pour prendre la mesure du tournant linguistique, nous ne pouvions nous cantonner aux limites du débat proprement historiographique et qu'il fallait le replacer dans le cadre plus large des questions, des incertitudes et des débordements qu'a portés, depuis les années 1970, le moment postmoderne. Dans le même temps, nous mesurions à quel point l'épisode très contemporain que nous avions choisi de comprendre, et que nous étudions pour l'essentiel dans son foyer nord-américain, se situait à la croisée d'un jeu complexe de circulations et de transferts, de refus aussi, un jeu inscrit dans des durées parfois bien plus profondes. C'est ainsi que notre projet s'est étoffé et qu'il est devenu celui d'un livre.

Times Literary Supplement, 23 février 2001, p. 13-14) et Patrick Joyce (« A Quiet Victory », *Times Literary Supplement*, 26 octobre 2001, p. 15).

Ce livre a été préparé, pensé et écrit à deux. Nous partageons une expérience déjà longue de travail en commun. Mais nos sensibilités sont, comme il est normal, différentes. Nous n'appartenons pas à la même génération, nous avons acquis notre formation d'historiens dans des contextes marqués par des tensions politiques et idéologiques dissemblables, notre fréquentation des universités américaines n'a pas été la même. De cet objet étranger, nous n'avions donc pas au départ la même approche et, tout au long de cette recherche commune, nous n'avons pas cessé d'être attentifs à cette asymétrie. Elle aurait pu constituer un obstacle préalable. Nous avons choisi de l'accepter, mieux, d'en faire une ressource, dans la mesure où elle nous a obligés à affiner nos analyses, à préciser nos arguments, à justifier nos jugements ; à rendre compte aussi, du moins nous l'espérons, des dimensions multiples dans lesquelles s'inscrit l'objet de cette étude.

Au fil des chapitres, nous avons bénéficié des lectures, des critiques et des suggestions amicales d'Étienne Anheim, Jean-Louis Fabiani, Thomas Hirsch, Lynn Hunt, Romain Huret, Andrea Jacchia, Antoine Lilti, François Pouillon, Judith Revel, Antonella Romano, Gabrielle Spiegel, Angelo Torre, Lucette Valensi, François Weil, ainsi que des membres du Groupe d'études des historiographies modernes du Centre de recherches historiques (laboratoire EHESS/CNRS). À tous, à chacune et à chacun, nous disons notre gratitude. Nous tenons aussi à remercier les Éditions de l'EHESS, leur directeur et, tout particulièrement, Clémence Garrot et Loraine Lerch, dont la compétence, le savoir et la disponibilité ont été essentiels à la dernière mise en forme de ce livre.

PREMIÈRE PARTIE

Critiques de la modernité

CHAPITRE I

Postmodernes

« Postmoderne » est une étiquette instable et ambiguë. Elle peut évoquer une période historique, une réalité socio-économique, mais aussi une approche, une idéologie, ou encore un style. Elle sert à désigner des expériences très différentes : l'émergence de nouvelles technologies (Marshall McLuhan), des propositions architecturales (Robert Venturi, Charles Jencks, Paolo Portoghesi), des artistes et leurs productions (Andy Warhol, Robert Rauschenberg, James Rosenquist), des poètes et des romanciers (Don DeLillo, Italo Calvino, Thomas Pynchon), des musiciens (de John Cage et Phil Glass aux Talking Heads et à Madonna), des réalisateurs (de Jean-Luc Godard à David Lynch et à Quentin Tarantino), des œuvres philosophiques et leurs auteurs (Richard Rorty, Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Jean Baudrillard, etc.).

Pour une large part, ces expériences se sont développées aux États-Unis. Pourtant, contrairement à la croyance commune, le terme « postmodernisme » n'est pas né en Amérique du Nord[1]. En 1870 déjà, le peintre londonien John Watkins Chapman parlait de « style postmoderne ». Soixante-quatre ans plus tard, l'écrivain espagnol Federico de Onís usait du mot dans l'*Anthologie de la poésie espagnole et hispano-américaine (1882-1932)*, pour indiquer un

1. Voir Michael Köhler, « "Postmodernismus" : ein begriffsgeschichtlicher Überblick », *Amerikastudien*, nº 22, 1977, p. 8-18 ; Eduardo Ayres Tomaz, « Chronobibliographie », *Tumultes*, nº 34, 2010, p. 15-20. Pour une analyse des antécédents de la notion de postmodernisme, voir S. Best et D. Kellner, *Postmodern Theory. Critical Interrogations*, New York, Guilford Press, 1991, chapitre 1 ; Hans Bertens, *The Idea of Postmodern. A History*, Londres-New York, Routledge, 1995.